

Vous me semblez, mademoiselle, un peu timide. Et j'ai presque envie de vous en faire compliment. Je préfère de beaucoup les jeunes filles qui rougissent à celles qui ne savent pas rougir. Si parfois l'émotion vous empêche de parler, quelque chose me dit que vos yeux savent exprimer des choses charmantes.

Pour ce qui est de cette autre personne qui ne sera pas jalouse, vous avez bien fait d'ajouter : si elle existe, car vous ne connaissez pas *Luy d'Arvel*.

Toutefois, votre question, mademoiselle Gabrielle, gagnerait beaucoup si elle était adressée à *Françoise*, qui excelle dans ces anatomies si variées du cœur féminin.

\*:\*

Avec les jours gras terminés, tous les lieux d'amusements seront délaissés, même les patinoirs.

A ce propos, un reporter du JOURNAL DES ETUDIANTS, a trouvé sur la rue Sherbrooke le journal d'une patinoise.

Nous le reproduisons *in extensor*, afin de pouvoir le rendre s'il nous est réclamé : (il n'y a ni nom ni adresse).

## MON JOURNAL

*Lundi.* - Aujourd'hui, première fois au patinage... tombée sur le nez.

*Mardi.* - Deuxième fois... beaucoup remarqué, mon costume... tombée sur le poignet droit... à peu près refoulé.

*Mercredi.* - On me lance des caillades... j'ai fait sensation... tombée sur les deux genoux, le soir ils étaient gros comme des têtes d'enfants.

*Jeudi.* - Patiné avec un étudiant très fort, mais pas le sou... tombée avec lui sur le dos.

*Vendredi.* - Je patine seule... pas de chance... tombée sur ce que la pudeur m'empêche de nommer... ouf, a dit un monsieur... je ne puis plus m'asseoir.

*Samedi.* - On m'a tellement regardée que je suis tombée sur les reins... presque... évanouie.

*Dimanche.* - Repos... recommencer demain.

Maintenant voici la fin d'un journal de vieux garçon, monté sur des patins :

..... Quinze jours de patinage, d'embêtement total, de "flirtation." Rencontré mademoiselle Elaine qui est tombée tous les jours. Est-elle assez "rasante" de me forcer à la relever sans cesse tandis qu'elle me serre les doigts à me les briser. Oh ! les femmes. Grrrr... Dépêche télégraphique. Der-

nière nouvelle. Vite, publiez dans le JOURNAL DES ETUDIANTS, le mariage du vieux garçon *Henry* avec mademoiselle *Elaine*, pour les jours Gras.

X... reporter.

\*:\*

Il me semble maintenant que c'est bien assez vous ennuyer de mes folies, mais que voulez-vous, lecteurs et lectrices, être étudiant et en temps de carnaval, c'est tout dire.

Cependant soyons sérieux : du sérieux (avec plusieurs r.) comme disait mon ancien professeur de sciences.

Un mot au sujet de nos amis de l'Opéra français, aura bien ici sa raison d'être. Un événement déplorable vient de se produire dans l'administration de notre théâtre. Evénement dont les suites pourraient être fatales à la réputation de notre bonne ville de Montréal.

Voici les faits :

Plusieurs semaines durant, on retranche le salaire de nos artistes sous prétexte de les rembourser plus tard.

Ces derniers perdent patience... un *crac* s'en suit... et les représentations s'en vont *ad patres*.

Les intéressés ont-ils raison d'avoir agi ainsi ?? Mille fois, oui.

Si l'on songe que parmi ces artistes, se trouvent des choristes gagnant à peine leur subsistance, et qui, comptant sur leur retour en France, aux frais de la Cie d'Opéra français, ont tout juste économisé la somme nécessaire pour vivre deux ou trois mois dans leur patrie, en attendant un nouvel engagement.

Cet argent (ce peu), qu'ils ont épargné, ils doivent maintenant s'en servir pour voyager en troisième classe.

Est-ce digne, cela ??

Et rendus de l'autre côté, ils devront végéter, sinon crever de faim.

Est-ce juste, cela ??

Quel nom nous faisons-nous dans le monde artistique de libas ??

Quand aurons-nous une nouvelle troupe d'opéra ??

Quelle autre troupe voudra venir encore parmi nous sans garantie certaine ???

Quels souscripteurs voudront placer leur argent sur un marché aussi incertain ??

Oh ! mesquinerie !!

J'ai entendu dire que nos artistes devaient donner quelques représentations à leur bénéfice, pour leur aider à se repatrier décentement.

A nous, le public, de racher les fautes de quelques-uns en les encourageant de tout cœur.

Laissons leur un bon souvenir des Canadiens avant leur départ.

Les étudiants prennent part à leur malheur, et s'ils étaient riches, ils feraient l'impossible pour les garder à Montréal.

J'ai dit.

\*:\*

Comme mot de la fin.

Je viens de recevoir une question qu'on me demande de donner en plébiscite. Je lui refuse l'entrée de nos colonnes, mais je la publie uniquement pour montrer toute la noirceur de certaines âmes : "Laquelle de ces deux choses, peut donner la plus grande somme de bonheur possible : femme ou pipe."

Horreur ! ça sent le vieux garçon cuit dans le scepticisme et le raffiné, à cent lieues d'ici.

Luy d'Arvel.

## Québécoises vs Montréalaises

## RÉPLIQUE A LA RÉPONSE

Monsieur le rédacteur, j'aurais deux mots à dire à *Lisette*, (quel joli nom !—soit dit en passant) : voulez-vous m'accorder un petit coin des colonnes de votre estimable journal. Je froisserai peut-être votre sentiment à son égard, puisque vous ne craignez pas de vous compromettre en lui disant publiquement qu'elle est charmante. Mais vous permettez n'est-ce pas, que celui qu'on attaque même après son départ, ses adieux (Voy. No du 11 janvier) revienne un instant à la surface pour se défendre. Parlerai-je aussi d'un charmant homme à coup sûr, ce *Luy d'Arvel* qui "cause" à ma place sur la troisième page ? Oui, vous ne passerez bien cela à titre d'ancien collaborateur.

Allons, c'est dit. Au fait.

J'ai émis, sur la fin de ma carrière (!) dans le journalisme, l'audacieuse opinion que certaines qualités étaient généralement plus développées chez les jeunes filles de Québec que chez celles de Montréal. Aussitôt, grand bruit dans Landernau ! J'ai déjà annoncé qu'il me fut dès lors intimé de chercher femme à Québec. Le camp intéressé se souleva, me dit-on, comme un seul homme (pourquoi pas comme une seule femme ?) *Luy d'Arvel*, un ami paré de bonnes intentions, effrayé de ce qui menaçait de me tomber dessus chrouiqua pour me défendre une conversation (que j'ai pu tenir avec lui personnellement, mais que *J'Man Moq*, désavoue sur toute la ligne) d'où il ressortait que je n'étais pas convaincu de ce que j'avais écrit, que je me faisais calom-

niateur sous le couvert du proverbe : la fin justifie les moyens.

Plus tard, il se reprenait pour s'apitoyer sur mon compte et se faisait galant envers les montréalaises en citant cet autre proverbe : ce que femme veut, Dieu le veut. Et que va faire Dieu si femme de Québec ne veut pas ce que veut femme de Montréal ? Décidément, je crois que c'est encore une question libre où il est inutile d'invoquer l'intervention divine.

Enfin vint *Lisette* qui écrivit : le sort en est jeté, et qui attendit encore quinze jours pour franchir le Rubicon. César, autrefois, ne se fit pas tant prier ; mais les intérêts mis en jeu par votre charmante collaboratrice, M. le rédacteur, sont bien autrement considérables.

J'étais donc dûment averti que *Lisette* "ne serait satisfaite qu'après avoir prouvé" que j'avais tort. J'avouerai ici confidentiellement que je suis charmé de pouvoir faire plaisir à une jeune fille en lui abondamment *l'onus probandi* terme familier aux étudiants en droit. J'ai toujours pensé toutefois que ces quinze jours d'avis avaient été donnés dans l'espérance qu'il se trouverait, dans tout Montréal au moins un galant homme qui ne laisserait pas les jeunes filles combattre elles-mêmes, mais qui épouserait chaleureusement leur cause.

Car enfin on admettra que dans le débat actuel c'est une condition d'infériorité pour mon adversaire que d'être partie en cause, alors que je suis complètement désintéressé.

Aucun galant ne s'était donc présenté—*Luy d'Arvel* s'est contenté de faire d'un proverbe une application qui ne tient pas debout—*Lisette* est vaillamment entrée en lice, où il m'a été donné d'admirer sans réserve la grâce de son style et la délicatesse de ses moyens. Je puis bien lui dire qu'à la première lecture de son article, je me suis cru un homme coulé ; je ne voyais pas où elle avait tort : donc elle avait raison. Mais ça m'attriste, savez-vous qu'il y ait un "mois"—à la deuxième lecture, j'ai pu détruire le charme dont un style enchanteur m'avait voilé les yeux.

J'ai d'abord saisi une seconde édition de l'insinuation que j'écrivais sans conviction (à la vérité cette insinuation serait-elle juste que je devrais la repousser, tout comme je le fais ici, sous peine d'avouer une fourberie). Cette fois on s'appuie sur le fait que j'aurais déclaré ne pas connaître une seule québécoise... *Lisette*, je vous reconnais là. Je sais où fut faite cette déclaration, mais ce n'était pas *J'Man Moq* qui parlait